



Petit glossaire en queue de poisson



Aristote

On pourrait penser qu'il est plus connu que Barabas dans la Passion ou Céline Dion à Las Vegas. Ce n'est pas le cas. La moitié des étudiants en sciences de l'UQAM pensent qu'il est né quelques années avant Galilée (1564-1642) et qu'avec ce dernier il eut de longues discussions sur les épicycles. Aristote (le Stagirite) naquit en 384 en Macédoine et mourut à Eubé en 322 à une époque où les Macédoniens étaient moins peureux qu'aujourd'hui (mais, sans doute, l'empire perse était-il moins puissant que l'empire américain d'aujourd'hui). Alexandre le Grand (le Macédonien qui préférait couper les nœuds plutôt que de les défaire), par exemple, ne se gênait pas pour s'en aller en Inde chercher la source du soleil. Il faut dire, pour retourner à nos moutons, qu'il fut à l'école de ce même Aristote qui passa sa vie à chercher les sources de la vie, de la raison, du mouvement, de tout ce qui tombait sous les sens (et non sous *le* sens!). Dans ses temps libres (entre des livres sur la métaphysique, d'autres sur l'éthique ou sur la physique) il étudia les animaux sur lesquels il pondit cinq ouvrages : *Histoire des animaux*, *Les parties des animaux*, *Le mouvement des animaux*, *La progression des animaux*, *La génération des animaux*. Comme les animalistes d'aujourd'hui il ne douta jamais que les hommes sont des animaux parmi d'autres mais, avec son grand esprit d'observation, il avait aussi noté certaines différences non secondaires

(à son avis) comme celle qu'il décrit au début du livre sur l'histoire des animaux : « Aucun autre animal ne peut, comme l'homme, se souvenir du passé par un choix volontaire ». Ce qui n'est pas rien, même si c'est sans doute dans les souvenirs qui ne sont pas voulus que gît le lièvre. Dans son étude il fut si « expérimentaliste » qu'il se mit même, sinon dans leur peau, du moins dans leurs postures — comme quand, à un âge où, selon le Sphinx, on devrait marcher à trois pattes, il se mit à quatre pattes et promena sur son dos une très légère demoiselle. Là-dessus les opinions des aristotéliens sont très partagées : selon les générativistes il joua au cheval (ou à l'âne) lors de la préparation de *La génération des animaux*, selon les mouvementistes il le fit pendant la rédaction du *Mouvement des animaux* (on ne considérera pas la minorité d'éthiciens qui croient qu'il fit le cheval à l'époque où il écrivit *Des vertus et des vices*). Je ne sais pas si les livres sur les animaux d'Aristote sont encore très lus, mais je suis sûre que ceux qui les commencent ne peuvent plus les lâcher : tout y est léger, spirituel et tellement plein d'informations qu'on ne bée jamais aux corneilles (il y a beaucoup d'erreurs ? Peut-être, mais il suffit de traiter l'Aristote des animaux comme le Freud de la psyché, c'est-à-dire comme un littérateur, pour non seulement remettre les erreurs à leur place mais, éventuellement, s'en servir pour rehausser la sauce). Prenez, par exemple, la classification en fonction de la naissance, il nous dit qu'on peut diviser les animaux en ovipares, vivipares et vermipares. Dans la classification moderne on a gardé les deux premières catégories, on a laissé tomber les vermipares et on a ajouté les ovovivipares. Mais, même si elle n'est plus défendable, ne trouvez-vous pas que cette idée de naître ver est très chouette ? Mieux vaut naître ver que le devenir en vieillissant, du moins dans une vision anthropocentri-

que. Ou cette autre idée : les hommes avec un sexe petit sont plus prolifiques parce que le sperme se refroidit moins en sortant (pour le même motif, les serpents, qui sont longs, n'ont ni testicules ni pénis). Grave erreur ? Peut-être, mais peut-être qu'un jour des médecins américains nous démontreront qu'Aristote avait raison et que si l'appendice mâle n'a pas disparu c'est seulement grâce à l'homosexualité. Par contre cette « erreur » nous permet de réfléchir sur les mécanismes psychologiques de compensation qui se sont mis en place dans la tête de ce philosophe assez lucide pour savoir qu'il pouvait être autant âne qu'un âne mais que jamais il n'aurait pu avoir l'outillage de ce dernier (U. A.)



Bestiaire

Disons-le tout de suite pour que ce soit dit : le mot bestiaire fait son apparition au XII^e siècle pour désigner des œuvres, prose ou vers, qui parlent d'animaux mais en profitent pour faire la morale. Joindre l'histoire naturelle et la morale chrétienne n'était pas une mauvaise idée dans le genre propagande, je me demande d'ailleurs comment il se fait qu'il n'y ait pas eu de bestiaire marxiste... encore que les œuvres de Darwin (voir plus loin dans l'alphabet) pourraient en tenir lieu.

Le genre a évidemment traversé les siècles avec des accents plus laïques. Le bestiaire d'Apollinaire, par exemple avec sa carpe, si jolie :

*Dans vos viviers, dans vos étangs,
Carpes, que vous vivez longtemps !
Est-ce que la mort vous oublie,
Poissons de la mélancolie.*

Ou son paon, légèrement ironique :

*En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.*

Ma palme ira cependant à Francis Ponge qui si bien parla de la crevette (dans une pièce écrite à cet effet et subtilement intitulée : « La crevette dans tous ses états ») :

*Arqué comme un petit doigt connaisseur, flacon, bibelot
translucide, capricieuse nef qui tient du capricorne, châssis
vitreux gréé d'une antenne hypersensible et pleine d'égards,
salle des fêtes, des glaces, sanatorium, ascenseur, arqué, ca-
pon, à l'abdomen vitreux, habillé d'une robe à traîne termi-
née par des palettes ou basques poilues – il procède par
bonds. Mon ami, tu as trop d'organes de circonspection. Ils
te perdront.*

Vous, les *whiz kids*, sachez que l'informatique n'échappe évidemment pas à la tentation du bestiaire, même si, happés par la technique humaine, vous n'avez d'attention que pour elle. Pourtant, la machine a besoin de la bête. La puce, la souris, le virus, le gopher (traduit en français cela n'aurait aucun charme) et autres bestioles règnent dans le monde des branchés.

Mon préféré : le *snail mail* qui désigne tout courrier non électronique et donc d'une épouvantable lenteur. Un tout récent : les *CueCats*. Ce sont, je vous le donne

en mille, de petits scanners manuels en forme de chat couché qui sont connectés à l'ordinateur et qui permettent de lire des codes barres.

Il faut noter pour finir que les bestiaires étaient aussi les malheureux qu'on jetait aux bêtes fauves dans les arènes romaines pour le plus grand amusement du peuple, à une époque bénie où l'homme n'avait pas toujours le dessus. Le métier s'est perdu. (V.D.)

Bonobo

Le bonobo, chimpanzé nain d'Afrique centrale, est *LE* grand singe qui partage avec nous le plus large patrimoine génétique, plus de 95%, mais qui reste méconnu des références populaires et des investigations scientifiques dominantes. Pas tout à fait un frère « même père, même mère », comme on le spécifie en pays polygame, mais assurément notre cousin germain — génétiquement parlant. De Waal, spécialiste des bonobos, montre à quel point le relief des arcades sourcilières, les épaules et les membres supérieurs de ce singe nous apparentent au bonobo plus qu'à tous les autres grands singes¹. Puisqu'il semble ne lui manquer que la parole... donnons-la lui donc à travers la voix de Marie-Claude Bomsel, docteur vétérinaire et professeur du Muséum d'histoire naturelle — puisque référence il en faut dans ces domaines où tant de projections et de charlatanisme brouillent trop souvent les cartes.

« Bobo, je suis le bonobo : racé, mes longs cheveux noirs séparés par une raie, mes oreilles presque collées, ne déparant pas les traits fins de mon visage. Bien sûr, je ressemble à Tarzan [le chimpanzé commun], mais en version top-model, presque toujours debout, tête haute, épaules carrées, une démarche souple, de longues jambes, un port altier. Et sur-

¹ de WAAL Frans, *Quand les singes prennent le thé*, Fayard, 2001.

tout, moi je pratique... enfin vous m'avez compris, et ce, tout le temps, dans n'importe quelle position, avec tout un chacun ou chacune, peu importe, tout sexe et plaisir confondus, en une vaste fête charnelle sans fin ni tabou. Mon érotisme est débridé, mon appétit insatiable, friand de toute étreinte, de toutes positions même les plus acrobatiques. Fesses contre fesses, ventre contre ventre, nous nous frottons, nous nous aimons, nous copulons. Notre vie n'est qu'une orgie de plaisirs érotiques et luxurieux, Bobo et Baba, Bibi et Ubu roi, pieds, mains et sexes confondus dans un même délice, une même félicité lubrique, ponctuée de mimiques lascives et de cris d'extase. Notre répertoire érotique est infini, incluant rapports oraux, caresses génitales et baisers passionnés. Regardez, là, de ce côté, Babette et Bébé, deux jeunes femelles de cinq ans qui s'essayent aux jeux de Lesbos. Comme elles sont radieuses, resplendissantes, leurs traits figés dans un masque angélique, le septième ciel sous les tropiques, l'éclat de l'extase assouvie...

[...] Chez nous, il n'y a que peace and love, surtout love, pas de hiérarchie, un monde égalitaire où tout est partagé, troqué, le sexe avant tout, puis un repas frugal, [...] même la couche dépouillée, quelques brindilles à même le sol ou au creux d'une basse branche, et partout la joie, le bien-être corporel, la jouissance de l'instant, le plaisir, la volupté, l'épicurisme. »

Ainsi donc, notre plus proche parent a mis en place une structure socio-familiale très élaborée et qui anticipait largement le développement du mouvement hippie ou soixante-huitard : « leurs rares conflits [sont] résolus par des attouchements, préludes ou actes sexuels. » On croit rêver... (N. M.)



Classification

Même si vous n'avez pas lu *Penser/Classer* de Perec vous savez que la tâche de classer les livres dans une bibliothèque est interminable ; pas besoin d'avoir lu *La raison classificatoire* de Patrick Tort pour imaginer que la classification n'est pas une tâche comme les autres, ni *Kant et l'ornithorynque* d'Umberto Eco pour subodorer que la sémiotique ne vit pas sans classer. Dès qu'on parle on classe, on catalogue. Dès qu'on vit on met de l'ordre et quoiqu'en disent certains réactionnaires, il est impossible pour les humains de ne pas mettre en ordre et il n'est pas besoin de connaître mouche en lait pour savoir que tout désordre n'est qu'un nouvel ordre. Si la vie est classification, quoi de plus logique que de classer les êtres vivants ? Mais avant de classer les vivants il faut séparer les organismes vivants de la matière non vivante (tous ceux qui se sont déjà confrontés à la difficulté des classifications, tous donc, savent que un classement se réduit tôt ou tard à un choix binaire : blanc ou noir, tôt ou tard, matière ou esprit, bon ou méchant, avec moi ou contre moi, vrai ou faux, jusqu'aux 0 et 1 des ordinateurs). Mais pourquoi séparer la matière vivante de l'inerte ? Probablement parce que ce qui nous frappe en premier c'est le mouvement et on est donc facilement porté à identifier mouvement et vie, avec, bien sûr, des difficultés à expliquer pourquoi une roche qui roule ou l'eau de la mer ne sont pas vi-

vantes. Mais je ne veux pas faire de voltige philosophique, c'est une tâche trop facile pour l'*Homo sapiens* — qui semble né pour cela.

L'*Homo sapiens* (disons les êtres vivants qui parlent et donc cataloguent) fait partie du règne des animaux qui, avec celui des végétaux, constitue les deux règnes des vivants comme on l'apprend à la petite école. Dans cette première division j'ai déjà des difficultés : pourquoi les éponges (animaux pratiquement immobiles) sont-elles mises avec les guépards (qui peuvent courir à plus de 100 km/h) plutôt qu'avec les rhododendrons ? Pas facile à savoir. On a décidé comme ça et après on a trouvé bien des justifications pour dire que c'était la meilleure façon de faire (et de défaire, parce que quand on fait des classifications on défait toujours quelque chose d'autre : on choisit d'oublier une ressemblance pour en favoriser une autre ou on considère qu'un détail est important et que l'ensemble ne l'est pas. Personnellement, je connais des personnes qui sont plus proches des panthères que des gorilles et d'autres qui ont plus l'allure de mollusques que d'orangs-outangs et pourtant elles sont classées comme nous dans les primates avec les singes et non dans d'autres ordres ou, à la limite, dans d'autres *phylia* aux noms plus ou moins impossibles à écrire comme les *Platyhelminthes* constitués de 20 000 espèces, toutes sans anus (je n'avais jamais pensé que le cul pouvait être un élément si important dans la classification). Le règne animal a donc été divisé en 25 *phylia* et nous faisons partie du phylum des *Chordata* avec 50 000 autres espèces. Si 50 000 vous semble beaucoup, pensez que le phylum des *Arthropoda* (celui des insectes) contient au moins un million d'espèces. Notre *phylum*, le seul ! wow ! contient des *Subphylia* (trois) dont le nôtre qui contient 47 000 espèces qui s'appelle *Verte-*

brata. Quand donc vous dites à votre ami « espèce d'invertébré », au point de vue zoologique vous prenez martre pour renard. Dans les *vertebrata* on se retrouve un peu plus : il y a la classe des oiseaux, celle des reptiles, celle des amphibiens, celle des poissons... bien non. Les poissons c'est plus compliqué : ils ont besoin de plusieurs classes. Est-ce parce qu'ils sont les premiers ou parce qu'ils sont les plus ignorants ? Par contre on a réservé aux mammifères une classe (on ? d'autres mammifères, bien sûr). Les mammifères sont divisés en deux sous-classes : *Prototheria* (glandes mammaires sans mamelons) et *Theria* (glandes mammaires avec mamelons). Je laisse au lecteur la tâche de nous classer dans une des deux sous-classes (pour faciliter la tâche de classification je vous dirai que les vaches sont dans les *Theria*). Une des deux sous-classes, je ne vous dis pas laquelle, est divisée en 35 ordres et parmi ceux-là il y a l'ordre des ordres, l'ordre qui met de l'ordre (ou au moins c'est ce qu'il prétend), notre ordre : les *Primata* qui, contrairement à ce que pensent des primates ignorants, ne contient pas seulement des hommes, des gorilles, des singes en général, mais aussi des lémuriers et des tarses et surtout les *Daubentonidae* qui ont la caractéristique d'avoir les deux mamelons autour du sexe (ce qui explique l'appellation de *aye-aye* en langue « vulgaire »). Nous qui appartenons à l'espèce *Homo sapiens*, nous avons une famille complètement à nous (wow ! une autre fois) : les *Hominae*. Pour terminer il me semble important de se demander si c'est un hasard qu'on ait une famille pour nous seuls au lieu de la partager avec, qui sais-je ? les gorilles et si, en admettant que c'était les gorilles qui faisaient la classification ils n'auraient pas réservé une famille pour eux et il n'auraient pas mis l'*Homo sapiens* avec les orangs-outans. Employer les dimensions physiques pour classer n'est pas plus bête que

d'employer le langage. Mais probablement que ma question est une fausse question, probablement que les gorilles s'en foutent des classifications. Oui, probablement l'*Homo sapiens* et le seul *animal classificatoriensis*. (M.-A. R.)

Corrida

Si vous croyez naïvement que vous êtes à l'abri du taureau, malheureux, détrompez-vous. Lisez attentivement les quelques consignes suivantes, vous pourriez leur devoir la vie, c'est un certain G. de Frézals qui les écrit en 1889, dans un fascicule de la *Revue britannique* (publiée à Paris) entièrement consacré aux principes de la tauromachie. « *Si un taureau ou une vache vous charge et que, sans principes de tauromachie et ne sachant pas écarteler, vous alliez être atteints, suspendez votre course et faites volte-face, pour voir venir. Au moment où l'animal humiliera, c'est-à-dire baissera la tête pour vous embrocher, jetez-vous à plat par terre ; la corne ne labourera que l'air et les pieds franchiront votre corps peut-être sans vous frapper. Restez à plat ventre, immobile. Si l'animal revenait, chose rare, et s'acharnait sur vous, levez et agitez les jambes ; vous sauverez votre vie en les offrant aux blessures.*

Et si vous ne voulez pas offrir vos jambes, saisissez-vous de celles de votre adversaire en vous abritant sous son corps, ou cramponnez-vous à l'une de ses cornes en suivant toutes ses saccades.

Si vous avez une pointe ou une lame, ne fût-ce qu'un canif ou une épingle, plantez-la lui dans le muffle et l'animal bondira de douleur et fuira. Les douleurs et la peur du taureau ne sont pas sensibles et morales comme les vôtres ; mais elles sont motrices. Vous voilà renseignés. Les taureaux ne plaisantent pas, ils ne sont pas adeptes de la non-violence. Contre eux, il faut sauver sa peau.

Pour l'aficionado, la corrida est un duel et pas une boucherie, ce qui amène l'incroyable Frézals à des considérations qui font froid dans le dos : ...*pour finir, je crois me faire l'interprète de la Société protectrice des animaux en demandant, pour le bœuf paisible attaché dans nos abattoirs, de n'avoir à souffrir, de la part des sacrificateurs juifs (scandale d'égorgeurs qui vivent dans le sang), ni plus ni plus longtemps que le taureau armé et farouche loyalement tué en duel.* » Comme quoi tous les chemins, y compris celui des arènes, peuvent mener à l'antisémitisme. On est à cinq ans du début de l'affaire Dreyfus. (V. D.)



Darwin

Il y a des incipit² qui bercent comme les bras amoureux d'une mère (*Longtemps, je me suis couché...*) ; d'autres tels des cerises nous hâtent vers la prochaine phrase et puis la suivante et la suivante encore... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pages (*Venez, illusions !...*) ; il y a en a des connus comme Barabas dans la passion (*Au commencement Élohim créa...*), des puissants (*Au milieu du chemin de notre vie...*), des intrigants

² Les incipit qu'on cite sont tirés, dans l'ordre, de Proust, de Goethe, de la Bible, de Dante, de Mallarmé et de Musil.

(Jamais
quand bien même lancé...)

ou de simplement beaux (*On signalait une dépression au-dessus de l'Atlantique...*).

Il y en a un (*When on board H.M.S. Beagle, I was much struck with certain facts in the distribution of the inhabitants of South America, and in the geological relations of the present to the past inhabitants of that continent. These facts seemed to me to throw some light on the origin of species...*)

qui ouvre le livre dont le ressac ne cesse de baigner le sable de nos pensées sans même que nous le sachions. Il s'agit de *L'origine des espèces* de Charles Darwin. *When on board*, de 1831 à 1836, Darwin prit une grande quantité de notes sur lesquelles il travailla patiemment pendant plus de vingt années. Le livre fut publié à Londres en 1859 et il fut épuisé dès le premier jour. Bon vieux temps ! Actuellement ses lecteurs, même si tous en parlent comme s'ils l'avaient lu, se comptent sur les doigts d'un Panda. On peut se consoler en pensant que ses idées ont eu tellement de descendants qu'elles survivent plus ou moins intactes dans les travaux de presque tous les scientifiques. Qu'il suffise de penser que même Jean-Paul II l'a reconnu comme *le* livre de l'évolution. Le côté sombre d'un tel succès, c'est qu'il y aura toujours des gens aux idées préconçues, comme certains faiseurs de sociologie, qui trouveront des analogies chétives dans le monde que Darwin nous a fait partager. (B.V.)



École du chat

Une idée française, décrite ainsi par ceux qui l'ont eue :
« *Dans les villes, beaucoup de chats survivent dans un état semi-sauvage, occupant des terrains vagues, jardins publics, cimetières, etc. Ce sont des chats domestiques perdus ou abandonnés... La loi française les considère comme des animaux errants : ils sont alors capturés, emmenés en fourrière, et euthanasiés. L'École du Chat agit elle pour permettre à ces chats de continuer à vivre libres. Elle les stérilise (pour éviter leur prolifération), les vaccine contre la rage, les tatoue, puis les relâche pour qu'ils vivent en liberté dans un endroit donné de la ville. L'association surveille leur santé, leur délivre de la nourriture et des abris, et surtout, discute avec les riverains et les autorités locales afin que ces chats ne soient pas emmenés à la fourrière.* » Un peu plus on souhaiterait autant de sollicitude à l'égard des clochards, des marginaux humains. Un seul hic : la stérilisation. La liberté, c'est bien, mais faut pas que ça se reproduise. (V.D.)



François d'Assise (saint)

1181. C'est la date de naissance de celui qui prêchait aux oiseaux.

Le 14 septembre 1224, dit-on, sur les mains et sur les pieds de saint François apparaissent des marques de clous, et un violent coup de lance semble avoir ouvert le côté droit de son torse. La plaie saigne.

Mais avant les marques miraculeuses, il y a marcher et prêcher de par le monde. Les chroniqueurs racontent les animaux qui suivent saint François, un lièvre, un loup, une cigale, et des poissons aussi et des oiseaux qui écoutent la parole du petit pauvre. Les poissons sautent au-dessus de l'eau des rivières pour le saluer. Les oiseaux dessinent des formes dans le ciel à son adresse. Il leur dit: « Dieu vous sustente, sans que vous semiez ni ne moissonniez, il vous donne des sources et des rivières pour y boire, des collines et des montagnes pour vous y réfugier, des arbres élevés pour y poser vos nids, et quoique vous ne sachiez ni coudre, ni filer, c'est encore lui qui vous fournit les vêtements indispensables, ainsi qu'à vos enfants. Faut-il que le Créateur vous aime, pour vous accorder de telles faveurs !... »

Les peintures et les estampes montrent saint François entouré de bêtes. Ce sont des scènes étranges où le silence somptueux des bêtes scintille dans son mélange à la parole du saint. Elle intrigue cette parole douce

d'une bête vêtue de haillons qui interpelle les autres bêtes. Car même dans l'épaisseur du réel, dans le fourmillement infini du temps et des espaces, se découpent parfois des silhouettes rares, uniques même.

Presque mille ans ont passé depuis le passage de François ici bas. Mille ans, est-ce que cela signifie que la vérité est moins assurée ? Est-ce que l'exigence de vérité se fait plus souple lorsqu'il s'agit d'histoires anciennes ? Les stigmates qu'il reçut du Christ, entre le Tibre et l'Arno, sous un soleil terrible, tandis que les cigales font ce bruit assourdissant parmi les hêtres et les pins, ces stigmates sont-ils plus difficiles à envisager hors du doute que les siècles qui nous séparent de saint François d'Assise ?

Le 3 octobre 1226 meurt François, à l'heure où la nuit descend. Au moment de son dernier soupir, une nuée d'alouettes s'envole du toit de la cabane. Restent des reliques, une tunique crasseuse, des sandales, un ciboire maculé de sang. Il reste les oiseaux que mille années ont peut-être moins marqués que les hommes. (O. D.)



Grands singes (projet)

Créé en 1996, le Projet grands singes a pour objectif d'« *intégrer les grands singes dans la communauté des égaux en leur garantissant un minimum de protection morale et légale au même titre que les êtres humains.* » On veut ainsi doter les grands singes du « droit à la vie », leur garantir la « liberté individuelle », et les protéger de la torture. Comme l'explique Peter Singer, co-fondateur du Projet grands singes : « *Nous devons briser la barrière des espèces. Nous devons étendre l'éthique au-delà de l'espèce humaine et incorporer les grands singes dans la communauté des égaux, cette communauté morale à l'intérieur de laquelle nous nous reconnaissons certains principes et certains droits que la loi vient entériner pour gouverner nos relations avec les autres.* »

Trois idées principales soutiennent la notion d'égalité mise de l'avant par les supporters du Projet : les primates ont les mêmes attributs que les êtres humains, ils partagent 98,4 pour cent de leur bagage génétique avec nous et, finalement, ils peuvent penser et communiquer. C'est sur cette dernière question que les partisans du Projet rencontrent la plus forte résistance. Si leurs opposants reconnaissent une certaine forme de conscience de soi (un singe peut se reconnaître dans un miroir), elle n'a jamais l'ampleur de celle d'un être humain en développement (auto-attribution de caracté-

ristiques physiques et de sentiments). Bien plus, les singes apprennent difficilement. Il faut quatre ans à un chimpanzé pour savoir briser une noix. Preuve, selon eux, qu'ils ne possèdent pas d'habiletés à réfléchir leurs actions et à apprendre de leurs expériences.

Se basant sur les travaux du psychologue soviétique Lev Vygotsky, ils soutiennent que les singes ne sont pas à même d'utiliser le langage pour réguler leurs actions. Vygotsky a en effet démontré que le développement des individus passe nécessairement par la convergence du langage et de l'intelligence pratique. C'est à ce moment précis de l'évolution des individus qu'ils deviennent des êtres humains.

Les opposants au Projet grands singes invoquent un changement de perspective de la part des scientifiques plutôt que des faits scientifiques nouveaux pour étayer leur plaidoyer en faveur de l'égalité des hommes et des singes. Ils soutiennent que les partisans de cette égalité n'ont d'autres objectifs que de nier les capacités et l'originalité humaines : « *C'est une totale incurie que de plaquer les caractéristiques et les motivations de l'être humain sur les animaux. Cela nous empêche de comprendre ce qui est spécifique au comportement animal, mais surtout ce qui est unique à notre humanité.* » (A.-N. M.)



Martin, Richard.

Si les moutons pouvaient écrire, il est fort probable que l'année 1793 serait plus connue pour la cruauté de deux bouchers de Manchester que pour les boucheries parisiennes. Quand les deux mufles s'amusèrent à promener dans la ville des moutons auxquels ils avaient coupé les pieds, les *cools* habitants de Manchester s'insurgèrent et demandèrent un procès. Les juges condamnèrent les deux malotrus pour dommages à la propriété privée d'autrui (les moutons ne leur appartenaient pas), puisqu'il n'existait pas de loi condamnant la cruauté. Mais ce même peuple, si sensible aux moutons, adorait le *bull baiting* (des chiens affamés lâchés contre des taureaux) et c'est pour cela que quand, en 1800, Sir Pultney proposa une loi contre la cruauté envers les taureaux, il fut facile de la bloquer en prétextant que les « classes inférieures avaient, elles aussi, droit de s'amuser ». Ce sera seulement en 1822 que la première loi contre la cruauté passera en Angleterre et ce ne fut pas un Sir anglais, ni un Anglais tout court qui la proposa mais un Irlandais, Richard Martin (surnommé Martin Humanité), qui jugeait insupportables les sévices qu'on faisait subir aux Irlandaises (aux vaches irlandaises). Le 22 juillet 1822, l'*Act to Prevent the Cruel and Improper Treatment of Cattle* est introduit dans la législation anglaise pour protéger : « chevaux, juments, hongres, mulets, ânes, vaches, génisses, petits

taureaux (*bull calves*), bœufs, moutons et autre bétail ». S'il n'y a pas les chats dans la liste, il ne faut pas penser qu'en ces temps-là on ne les fouettait pas (dans toutes les villes anglaises, il y avait des *cat skimmers* qui écorchaient les chats vivants pour vendre leur fourrure !) ou qu'on n'était pas concerné par leur souffrance. La Chambre des Lords avait approuvé une liste qui comprenait les chiens et les chats mais les députés de la *House of Commons* les supprimèrent : comme quoi les représentants du peuple sont souvent plus vulgaires et insensibles que les nobles, ou, pour le dire autrement, les nobles sont plus proches des bêtes que le peuple. (M.D.)



Ornithorynque

Quand je lui demandai s'il connaissait le rapport entre Montréal et l'ornithorynque, il resta comme une carpe qui perd l'eau. Je crois que si je lui avais proposé, inopinément, de faire patte d'araignée il aurait été moins surpris. Il essaya, en fronçant les sourcils, un : « L'ornithorynque vit en Australie, un pays qui, comme la Canada, est une ex-colonie du Royaume-Uni. » Je continuai avec une légère pointe de sadisme :

- Pas de rapport. *Peccavi*, ça ne te dit rien ?
- *Peccavi*, en latin veut dire : j'ai péché. Que veux-tu me faire dire ?
- Rien de spécial. Je t'aide à trouver le rapport

entre Montréal et l'ornithorynque. Pense à un télégramme.

— Ça va. Tu m'as l'air d'être venue la queue levée. Crache le morceau.

Continuer à lui serrer les brodequins aurait été trop méchant, il était clair qu'il n'était pas un fan de S. J. Gould comme moi, autrement il aurait connu le chapitre de *La foire aux dinosaures* sur les ornithorynques : « Le plus célèbre télégramme de ma profession n'atteignit pas cet admirable minimum³, mais on peut lui décerner la mention honorable [...]. En 1884, W. H. Caldwell, un jeune biologiste de Cambridge, expédia, depuis l'Australie, son fameux télégramme, pour qu'il soit lu triomphalement dans le cadre de l'assemblée annuelle de la British Association à Montréal. Caldwell câbla : *Monotrème, ovipare, ovule méroblastique.* » Le triomphe était bien mérité. Cet étrange animal faisait souffrir les biologistes depuis la première description de Georges Shaw en 1799 : « Le mammifère le plus extraordinaire pour son anatomie [...] il présente un bec ressemblant parfaitement à celui d'un canard, greffé sur une tête de quadrupède ». Un mammifère ? Un mammifère avec un seul trou, par-dessus le marché. Mais les mammifères ne mélangent pas le canal pour l'excrétion avec celui pour la reproduction ! Un mammifère avec un cul comme celui des reptiles ? Oui, le « monotrème » du télégramme signifiait bien cela : avec un seul trou. Mais ce n'est pas fini, il est aussi ovipare, c'est-à-dire qu'il pond des œufs. Drôle de mammifère, au moins du point de vue de la reproduction. Vous en voulez d'autres : il n'a pas d'utérus et comme chez les oiseaux, les ovules se forment seulement dans l'ovaire gauche. Assez pour donner des

³ Celui du télégramme contenant un seul mot *Peccavi*, que Charles Napier envoya à Londres après avoir soumis la province indienne du Sind.

boutons à Linné s'il vivait encore — mais Linné, le biologiste suédois qui proposa la première classification moderne des être vivants, est né en 1707 et mort en 1778. Le définir ovipare ne fut pas une tâche facile, car on ne trouvait pas d'œufs. Mais Lamarck (le même qu'on oppose à Darwin parce que, contrairement à ce dernier, il croyait que les caractères acquis étaient transmis génétiquement), déjà en 1802, comme écrit S. J. Gould, « avait fait valoir que l'anatomie ne pouvait pas mentir et que l'ornithorynque était ovipare. » Si l'anatomie ne ment pas, alors l'ornithorynque est compliqué en tabarnac, comme on dirait de ce côté-ci de l'Atlantique. Même si vous n'êtes pas zoologues ou biologistes, vous savez certainement que les mammifères ont la particularité d'avoir des mamelles. Donc les zoologues auraient pu prendre le taureau par les cornes et se demander, tout bêtement : « A-t-il des mamelles ? » Croyez-vous qu'au moins sur cela la réponse serait claire ? Pas du tout. Notre orni a d'énormes glandes mammaires qui s'étendent des pattes postérieures aux pattes antérieures mais n'a pas... Devinez ce qu'il n'a pas. Et, oui, ça. Les conduits lactaires ne conduisent pas vers des mamelons comme chez les femelles de tous les mammifères « normaux » mais ils laissent couler le lait par des pores disséminés sur le ventre. Est-ce que vous y comprenez quelque chose à ce mammifère ? Non ? Vous n'êtes pas les seuls. Mais, c'est comme cela quand on veut classier, il faut toujours forcer un peu ou beaucoup comme dans le cas de notre orni (voir *Classification*). J'étais en train d'oublier les *ovules méroblastiques* du télégramme. Une autre particularité : ses œufs sont riches en jaune comme ceux des reptiles et la division cellulaire commence par le pôle animal et non le pôle végétatif comme chez les mammifères. C'est fini. C'est dans la boîte.

Cet espèce de mammifère est vraiment compliqué, pour nous, les humains. Mais lui aussi, s'il a eu l'occasion de regarder la télé le 11 septembre, risque de nous juger compliqués en sacrament. (M.-A. R.)



Pythagore

Ce n'est pas le Pythagore du carré de l'hypoténuse que nous présente Ovide dans la conclusion de ses *Métamorphoses*. Ce n'est pas non plus pour nous raconter comment le philosophe a fini par se transformer en crapaud ni pour nous mettre la puce à l'oreille sur l'originalité des ordinateurs. Comment aurait-il pu ? Quand Ovide naquit (en 43) si l'informatique était loin d'être une profession très rentable, à l'époque de Pythagore (VI^e siècle avant notre ère) elle vivait encore plus en sourdine. Et pourtant ce mathématicien, comme les informaticiens de notre siècle, pensait que les nombres sont les principes de toutes les choses. Non. Ovide parle de ses positions végétariennes qui détruisent le mythe très répandu que seuls les Orientaux voyaient la nature sans solution de continuité. Pythagore, grand prêtre de la métempsychose, ne pouvait certainement pas accepter que les hommes mangent des animaux car ils pouvaient abriter l'âme d'un humain. À ce propos, j'aimerais poser une question à Pythagore : « Si l'âme humaine peut passer dans les végétaux, comme la frange la plus radicale de tes

adeptes le soutient, comment les hommes peuvent-ils survivre ? » En attendant sa réponse (attente pas du tout métaphorique : qui me dit que son âme, après de longues pérégrinations, n'a pas trouvé refuge dans le corps paisible d'une lectrice de *Conjonctures*?), je ne vois qu'une solution : pousser la technique, à l'aide des ordinateurs, grands mangeurs de chiffres, à créer des aliments en partant des roches. Comme quoi on détruirait un autre mythe, celui des végétaliens réactionnaires qui veulent un retour à la nature sans la saleté de la technique ! Maintenant la parole est à Pythagore :

Abstenez-vous mortels, de souiller vos corps de mets abominables. Vous avez les céréales, vous avez les fruits, dont le poids fait courber les branches, et, sur les vignes, les raisins gonflés de jus ; vous avez des plantes savoureuses et d'autres que la flamme peut rendre douces et tendres ; ni le lait, ni le miel, qu'a parfumé la fleur du thym, ne vous sont interdits ; la terre, prodigue de ses trésors, vous fournit des aliments délicieux ; elle vous offre des mets qui ne sont pas payés par le meurtre et le sang. Ce sont les bêtes qui assouvissent leur faim avec de la chair, et encore pas toutes ; car les chevaux, les moutons et les bœufs se nourrissent d'herbe. Il n'y a que les animaux d'une nature cruelle et féroce, les tigres d'Arménie, les lions toujours en fureur, les loups, les ours, qui aiment une nourriture ensanglantée. Hélas ! quel crime n'est-ce pas d'engloutir des entrailles dans ses entrailles, d'engraisser son corps avide avec un corps dont on s'est gorgé et d'entretenir en soi la vie par la mort d'un autre être vivant ! Quoi donc ? au milieu de tant de richesses que produit la terre, la meilleure des mères, tu ne trouves de plaisir qu'à broyer d'une dent cruelle les affreux débris de tes victimes, dont tu as rempli ta bouche, à la façon des Cyclopes ? (...)

Nous aussi, qui faisons partie du monde, puisque nous ne sommes pas seulement des corps, mais aussi des âmes légè-

res, nous pouvons aller habiter des formes de bêtes sauvages, être cachés dans des corps d'animaux domestiques : ces corps, qui peuvent avoir reçu en partage les âmes de nos parents, de nos frères ou d'êtres qui nous sont unis par les liens du sang, en tout cas des âmes humaines, laissons-les vivre tranquilles et respectés ; ne chargeons point nos tables de leurs chairs dans des repas dignes de Thyeste. Quelle habitude funeste il contracte, comme il se prépare bien à verser le sang humain l'impie qui, armé d'un couteau, déchire le cou d'un jeune taureau, et entend d'une oreille indifférente ses mugissements, l'homme capable d'égorger un chevreau qui pousse des vagissements semblables à ceux d'un enfant ou de manger un oiseau qu'il a nourri de sa main ! Quelle distance y a-t-il de pareils actes à un crime complet ? (...) Plus de filets ni de pièges, ni de lacets, ni d'engins perfides ; cessez d'abuser l'oiseau avec des baguettes enduites de glu, de duper les cerfs avec des épouvantails de plumes, de cacher des hameçons recourbés sous des appâts trompeurs. Tuez des animaux nuisibles, mais ceux-là mêmes, contentez-vous de les tuer ; que votre bouche s'abstienne de pareils mets, qu'elle ne touche qu'à des aliments obtenus sans violence. (...) (U. A.)



Veganisme

C'est pas le végétarisme, c'est pas le végétalisme, c'est plus que ça. Les végétariens sont généralement ovo-lacto, si vous voyez ce que je veux dire : ils mangent des légumes et des fruits et éventuellement des œufs et des produits laitiers. Les végétaliens, eux, ne sont pas

ovo-lacto, ce sont des durs : ils ont renoncé aux omelettes et aux yoghourts, aux œufs durs du pique-nique et au fromage de chèvre mariné aux herbes de Provence, à la crème caramel, bien sûr, aux soufflés au fromage, aux spaghetti Alfredo et tutti quanti. Si vous pensez qu'ils ne savent pas ce qu'ils perdent, vous n'avez rien compris et vous êtes des affreux, mais c'est évidemment une autre histoire. Les vegans ont une perspective plus large : ils ont un style de vie qui les éloigne de toute violence envers les animaux : ils ne fréquentent pas les zoos, les cirques et évidemment militent hardiment contre les corridas ; ils ne portent pas de cuir ni de cosmétiques testés sur les animaux. C'est un mode de vie, c'est une lutte. C'est un anti-spécisme, qui, dans ses formes les plus politiques, se réclame d'autres luttes : l'anti-fascisme, l'anti-sexisme, l'anti-racisme, l'anarchisme. Paix, respect de la nature, non-violence. Le triomphe éclatant des bons sentiments... Qui fait l'ange fait la bête : les vegans l'ont bien compris et ils aiment. (V.D.)